

SUIZA 19 Junio 1965
LA TRIBUNE DE GENEVE

Gravures chiliennes, filles du songe

À ceux qui se plaignent d'une prétendue pénurie de nouveautés, je conseille d'aller visiter l'exposition de gravures chiliennes à la Galerie de La Tour : s'ils n'éprouvent pas une émotion authentique, leur cas est désespéré. Nous avons là en effet un ensemble d'œuvres — eaux-fortes, aquatintes, bois et aussi aquarelles — d'une extraordinaire puissance, lourdes d'un mystère non pas fabriqué et cérébral mais réel, comme émané d'un vieil univers. Il y a là un phénomène assez étonnant car voici des artistes, hommes ou femmes, d'origine très diverses, pour une part Chiliens de fraîche date et, de toute façon, sans ascendance amérindienne, le plus souvent formés à l'étranger et qui tous, chacun suivant son tempérament et dans un style personnel, donnent des œuvres qui semblent issues des Andes et de la forêt, inquiétantes.

Voici Roser Eru, créatrice de figures féminines à demi mangées par la nuit qui ont cette dignité, cette majesté qui émerveillait Gauguin chez les Polynésienues, cette union de la noblesse animale et d'antiques secrets : on serait tenté d'inscrire le titre même de la composition allégorique célèbre *D'où venons-nous ? Qui sommes-nous ? Où allons-nous ?* sous la grande *Figura Protegida*, idole accouchante, l'enfant entre jambes, ainsi que telles statues africaines. Car l'Indien des Andes, comme le Maori, comme le Bantou eut conscience du secret et du temps originels ; il est admirable de constater qu'au moment où les enfants des civilisations traditionnelles ayant perdu leur âme, cessent de communiquer avec les puissances élémentaires, ce sont des artistes de sang et de culture occidentale qui redécouvrent la tradition, sans doute parce qu'ils sont des voyants.

Le don de voyance, communion avec les obscures forces primitives, il est non moins effectif chez Jaime Cruz : ses *Mutations* composent un grave polyptique où le corps humain devient apparition nocturne et magique, dans tel *Mutant* des formes incantatoires surgissent des ténèbres, et l'œil croit reconnaître le grand chiroptère tropical, le terrible vampire. Il est chez Nemesio Antunez dont les œuvres sont pareilles à des porphyres et des onyx aux veines corrodées par les éléments, révélatrices d'êtres souterrains et de ciels d'arrière-mondes. Il est chez Magdalena Lozano qui de *La Guerre* fait une image de terreur millénaire et de *L'Ange* un incertain palimpseste, inscrit dans une paroi ruinée. Il est dans les signes noirs que Eduardo Vilches a gravé sur bois. Il est dans les si belles et si insolites aquarelles d'Orellana où passe le visage de la mort, où des têtes embryonnaires naissent d'un sarcophage que marquent des membres disjoints. Il est ailleurs encore. Gravures chiliennes, filles du songe.

(Galerie de La Tour, jusqu'à fin juin.)

Pierre Charbonnier ou la réalité transcendée

Les amis de la Galerie Benador seront peut-être surpris. Habités à y trouver de la peinture informelle, voici qu'ils verront aujourd'hui des paysages dont la référence est indiquée avec une scrupuleuse précision. Pourtant, qu'ils ne s'y trompent pas : cette figuration-là dépasse tout autant la réalité immédiatement perceptible que la

non-figuration. Si l'on veut bien prendre les mots dans leur sens véritable, la peinture de Pierre Charbonnier est l'une des plus abstraites qui soit : une peinture qui refuse l'accidentel, qui abstrait l'essence des choses.

Un tableau de Charbonnier, c'est la projection plane d'un monde totalement dépeuplé. Un monde étranger, hors de notre préhension : on le voit et l'on n'y pénètre point, une vitre infranchissable nous en sépare. C'est un monde d'au-delà des limites et ce n'est pas vainement que, le plus souvent, le paysage apparaît derrière une fenêtre entrouverte ; parfois, seuls deux montants subsistent, parfois ces éléments disparaissent mais l'air s'est comme durci en une invisible et inexorable paroi. Le tableau le plus fascinant de Charbonnier s'intitule précisément *les Fenêtres* : il en est une au tout premier plan puis, à travers elle, ce sont d'autres fenêtres, d'innombrables fenêtres qui s'imposent, ouvertures conçues pour permettre de communiquer et par quoi aucune communication ne passe ni ne passera jamais : des propositions qui ne peuvent être entendues. Telle est, peut-être, l'une des clefs du mystère poétique qui émane impérieusement de chaque œuvre de Pierre Charbonnier : un monde lucidement proposé et qu'on ne peut atteindre, un monde où la vocation des choses est clairement inscrite mais où nulle chose ne peut répondre à sa vocation. Les maisons des hommes sont faites pour être habitées et il n'y a point d'habitants. Sans doute, existe-t-il d'autres clefs et celle-là ne suffit pas ; le mystère poétique n'en serait plus un s'il était vraiment explicable.

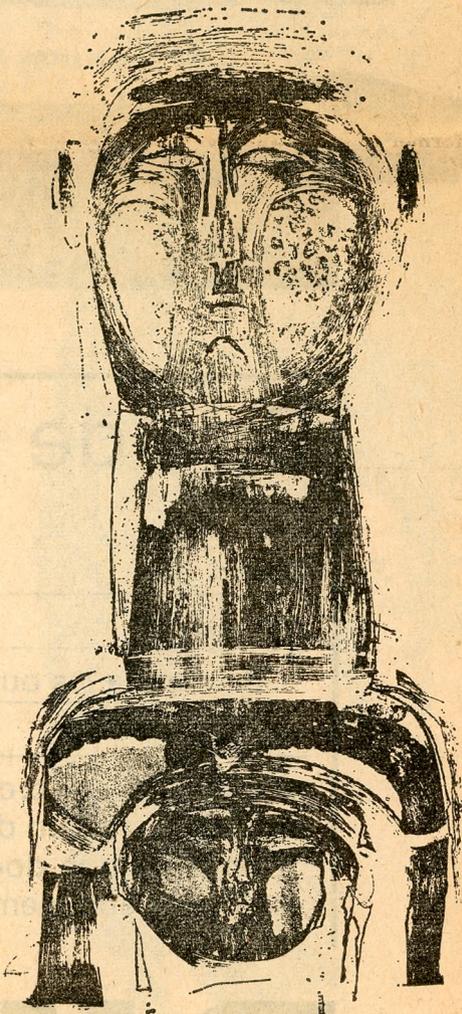
Peinture lentement élaborée, lentement méditée, elle est l'une des multiples voies d'approche imaginées pour saisir la fuyante vérité. Elle aussi, à sa manière qui est unique, on peut le nommer métaphysique en ce sens qu'elle utilise l'apparence pour aller bien plus loin que les apparences.

(Galerie Benador, jusqu'au début de juillet.)

Le huitième Salon des jeunes

L'intérêt du Salon des jeunes, dont la Classe des Beaux-Arts a pris l'initiative depuis huit ans déjà, est qu'il répond véritablement à son titre : on y voit de la peinture de jeunes, la limite d'âge étant fixée à trente ans — non à quarante comme au Salon romand de Lausanne, lequel devient une manifestation d'hommes mûrs. Du fait même de cette jeunesse, notre salon genevois, s'il n'offre pas d'œuvres majeures, permet en revanche de pointer des espoirs et, parfois, les années se succédant, de voir ces espoirs se confirmer. Ce printemps-ci, nous avons l'un et l'autre : espoirs et confirmations.

L'espoir, c'est une jeune fille qui nous l'apporte, Mlle J. Faivre, avec trois envois dont deux sont excellents : *Intérieur* et *Attente*. Dans l'une et l'autre composition, en dominantes violacées (si périlleuses), où tout est exprimé avec sobriété, où la lumière atténuée est si judicieusement utilisée, il y a une poésie grave, un lyrisme contenu qui m'a fait penser à l'atmosphère de Meyer-Amden. Je souhaite très vivement à cette artiste de persévérer : il serait désolant que les promesses d'aujourd'hui ne soient pas tenues. Promesses qui le sont certainement dans le cas de Michel Cornaglia dont *Les Usines* et *Le Coteau* ont de l'ampleur et de la force ; grands



Roser Bru : Figura protegida, aquatinte

paysages crépusculaires, aux ciels étroits et sans éclat, vues imprégnées d'un sentiment de tristesse assez poignant. Le jury a fort bien fait d'accorder une récompense à chacun de ces deux peintres qui méritent l'encouragement. Une troisième récompense est allée à M. Prêtre pour une œuvre sympathique mais plus facile : la patte est évidente, l'originalité l'est moins.

Des envois d'autres artistes, il en est peu qui sortent du lot. Parmi ce petit nombre de réels talents, il faut incontestablement retenir Ducimetièrre, avec une composition en gris et blanc assez mystérieuse, encore meilleure que l'huile exposée au salon de Lausanne, et Nicolas Suter, récompensé l'an dernier, très en progrès lui aussi et dont la peinture si intelligemment composée a beaucoup d'intensité et de présence. Ce sont là deux personnalités accusées, représentatives d'une tendance artistique qui se répand de plus en plus et comporte des éléments figurés non identifiables, formule qui dépasse à la fois l'informel et le figuratif « classique ». D'un genre différent mais fort dignes d'être remarquées, les œuvres de Grosclaude — dont je parle à propos de son exposition particulière chez Vanier — et une excellente huile de Catherine Selz qui rejoint curieusement telles plages marines de Val-lot par-delà de Staël.

Trente inscriptions avec 88 envois étaient parvenues aux organisateurs du Salon des jeunes ; le jury n'a fort opportunément conservé que 19 peintures et 39 œuvres : c'est suffisant à en juger par la qualité de ce qui est exposé.

Une dernière observation : alors que, chez les « jeunes » du Salon lausannois, la peinture non figurative dominait en maître, à l'Athénée les figuratifs sont l'immense majorité ; on ne trouve que deux tableaux tachistes, d'ailleurs médiocres.

Athénée, salle Crosnier, jusqu'au 30 juin.

Jean Baier ou la rigueur obstinée

Une fois encore, Jean Baier propose au public ses compositions intransigeantes. De tous les jeunes d'aujourd'hui, il est sans doute le plus fidèle à l'esprit de Mondrian et son purisme lui a valu, voici quelques jours, l'hommage unanime du jury du prix international du Château de La Sarraz. Chez lui, aucune concession au charme accrocheur : dans cette peinture lisse, aux secteurs quadratiques ou triangulaires strictement monochromes, tout git dans les accords et les oppositions de tons, dans les décalages linéaires, les décrochements, les ruptures de surfaces avec leurs fractures calculées, aiguës comme des cris.

Outre les œuvres en couleur, l'exposition actuelle montre des lavis en noir et blanc du plus haut intérêt. Dans ces composi-

tions-là, non moins strictes bien entendu, Baier joue avec les valeurs — du noir au blanc en passant par les gris. L'intensité rythmique est peut-être plus sensible encore que dans les panneaux polychromes et les longues incisions de blanc deviennent pareilles à des morsures. Un art raffiné.

Une nouveauté « technique » à signaler. Baier emploie pour la première fois une laque à l'épreuve de toutes les intempéries. De telle sorte qu'il a pu exécuter de grands tableaux d'extérieur. Plusieurs ont été fixés contre les murs qui entourent le jardin de la galerie : ainsi peut-on se convaincre du muralisme de Baier et de l'attrait que présentent ses œuvres une fois incorporées à une paroi de plein air.

Carouge, Galerie contemporaine, jusqu'au 23 juin.

Jacques Deperthes et la campagne genevoise

J'ai éprouvé une grande fierté quand j'ai appris par Jacques Deperthes que Picasso, passant devant une galerie cannoise où figurait une toile du jeune peintre — un paysage dépeuplé aux demeures refermées sur elles-mêmes — entra, s'enthousiasma et dit : « Ce sont maisons où l'on sent vivre l'homme dissimulé dans l'ombre. » Fierté, car je trouvais confirmé par Picasso le sentiment que j'avais ressenti, il y a maintenant quelques années, lors de ma première rencontre avec une peinture de qui était un garçon inconnu.

Peintre des lumières crépusculaires, des avant-printemps et des arrière-automne, Jacques Deperthes allait-il réagir devant la campagne genevoise que d'autres ont tant de fois représentée sous un aspect verdoyant, fleuri, aimable, à moins qu'ils ne l'aient égayée, des teintes les plus chaudes de l'automne ? Deperthes, lui, l'a vue silencieuse, secrète, hantée de présences dissimulées sous un ciel gris, lavé de pluie. Une campagne où le jour s'éteint, où la végétation s'endort, où l'on marche à pas feutrés. Ainsi, la campagne genevoise prend un visage nouveau et tel est le pouvoir du peintre qu'il convainc. L'artiste est celui qui imagine le monde, propose sa vision et l'impose. En cette année où de grands sabbateurs et massacreurs s'efforcent d'anéantir le pays genevois — tuant les arbres et le bétail, remplaçant les chemins par des routes imbéciles et les vieilles habitations par de gros pâtés préfabriqués, Jacques Deperthes découvre une campagne séculaire.

Galerie du Théâtre, jusqu'au 2 juillet.

Grosclaude

Lauréat du Salon des jeunes en 1963, Grosclaude a tout récemment obtenu la bourse fédérale des beaux-arts, à l'unanimité de la commission et dans des condi-

tions flatteuses. On s'en réjouit car — son exposition le prouve — l'artiste qui a su créer un style, un mode d'expression très personnels, liés à une vision qui n'est que de lui. Etendant sur la toile une pâte fluide et en quelque sorte moelleuse, modelant les valeurs avec une singulière délicatesse, il dissout le monde visible pour n'en retenir qu'une sorte de brume lumineuse condensée. Avant tout coloriste, ses tons échappent à la violence mais, pour ses compositions n'en témoignent pas moins d'une sensualité quasiment tactile. Tout cela au service d'un art de transfiguration, qu'il s'agisse de paysages ou de natures mortes : une peinture qui sans nier la réalité la transforme. Bien entendu ce serait rendre un fort mauvais service à ce jeune peintre que de crier au génie : il a nombre d'écueils à éviter, dont le principal est celui de la formule ; et, au-delà de l'habileté, il lui reste l'âpre conquête d'un univers intérieur, condition de la maîtrise authentique.

Galerie Vanier, jusqu'au 7 juillet.

Violette Basile Obegi

Cette artiste peintre syrienne a la chance d'être de culture française. A quoi il faut probablement attribuer un solide sens de la réalité concrète. Possédant fort bien son métier, elle est l'auteur de natures mortes très fermes, traitées avec une juste intuition des effets de couleur et de lumière. Une peinture robuste, qui doit plaire à un assez large public.

Galerie Balmoral, jusqu'au 10 juillet.

Correspondance à propos de Zverev

J'ai reçu de M. Eugène Stamoglou, collectionneur de Genève, une lettre des plus intéressantes dont j'extraits les passages suivants :

« Si pour vous et M. Markevitch et d'autres encore, Zverev est une révélation ou un nouveau météore inconnu dans le firmament artistique, permettez-moi de vous dire que ce n'est pas le cas. Zverev est connu depuis très longtemps et dans ma collection privée, à Genève, vous trouverez une vingtaine de toiles, dessins, gouaches, etc., de Zverev, datant des années 1955 à 1962. Vous en trouverez également au Museum of Modern Arts à New York et dans de nombreuses collections privées américaines, françaises, anglaises, suédoises, etc... »

» Pour en revenir à Zverev, que M. Markevitch prétend connaître si bien en le présentant au public occidental comme un ivrogne et dépravé descendu directement d'un roman de Dostoïevsky, je m'y oppose de la manière la plus catégorique. Il boit, même beaucoup. Il a besoin de boisson pour créer, mais ce n'est pas un ivrogne. C'est un être humain très fin et racé, possédant une culture russe des plus profondes. C'est une chose innée. Il écrit des vers et des poèmes que beaucoup de poètes professionnels seraient heureux de pouvoir produire. Anatoly écrit des essais sur l'art et des manifestes artistiques dans le plus pur style Malevitch et Kandinsky. C'est un homme érudit à sa manière et plein de connaissances les plus diverses. »

P.-S. — A propos de mon article, un *erratum*. On peut y lire cette phrase étrange : « Zverev fraternel et épuratif. » J'avais écrit : « éruptif ».

A. A. K.